Document généré le 13 août 2025 08:38

Sociologie et sociétés

L'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique
Illiteracy among Young Franco-Ontarians: A Tragic Aberration

Diane PACOM et André THIBAULT

Volume 26, numéro 1, printemps 1994

Les francophonies nord-américaines

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001539ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001539ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

PACOM, D. & THIBAULT, A. (1994). L'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique. *Sociologie et sociétés*, *26*(1), 117–131. https://doi.org/10.7202/001539ar

Résumé de l'article

Cet article parle d'une génération de jeunes Franco-Ontariens que leur socialisation - où les mass-medias ont presque détrôné la transmission orale et autres véhicules traditionnels - a exposés indistinctement non seulement à deux langues, mais aussi à la confusion entre les valeurs culturelles de leur communauté et le relativisme postmoderne urbain.Ceci au moment même où les échanges, forcément asymétriques, entre la minorité francophone et la majorité anglophone se font de plus en plus abondants et constants en raison des exigences économiques et autres de la vie contemporaine. Le fort taux d'abandon prématuré des études chez ces jeunes traduit ces difficultés sociales en même temps qu'il les aggrave ; la recherche exploratoire qui a inspiré les réflexions des auteurs montre le besoin d'une connaissance plus précise des mécanismes et conditions qui permettent à certains d'entre d'eux de reprendre le cours interrompu de leurs études. Le cheminement de cette recherche a d'ailleurs conduit à constater la quasi-absence de grilles de lecture sociologiques cohérentes sur les jeunes des années 1990. On voit pourtant se développer au cœur des métropoles du monde occidental moderne une microsociété parallèle déjeunes personnes incapables d'assumer l'autonomie minimale nécessaire pour être citoyens à part entière ; les jeunes Franco-Ontariens y sont surreprésentés et le manque d'autonomie, qu'ils partagent avec d'autres jeunes, est aggravé par leurs difficultés dans l'une et l'autre langue, situation qui les rend vulnérables à la perte d'identité et à l'assimilation sans que, pour autant, leur intégration à la majorité ait de réelles chances de succès.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

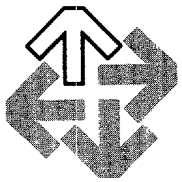
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sociologie et sociétés, vol. XXVI, n° 1, printemps 1994, p. 117-131

L'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique[1]



DIANE PACOM et ANDRÉ THIBAULT

Toute réflexion portant sur les communautés francophones hors-Québec doit nécessairement poser la question de la jeunesse et de son rôle dans la sauvegarde et la reproduction de l'identité socioculturelle de ces communautés. Cet article, inspiré d'une recherche sur les origines socioculturelles de l'analphabétisme des jeunes francophones de l'Ontario[2], traduit notre prise de conscience de l'existence d'une lacune aussi bien théorique que pratique concernant toute la question des jeunes et de leur situation dans le contexte des années 1990.

Ces questions de l'analphabétisme et du décrochage scolaire, telles que nous les avions posées, nous ont obligés à déborder nos cadres de recherche originaux afin de situer notre problématique dans un contexte analytique beaucoup plus global qui a eu pour effet indirect le questionnement de la pertinence, pour la jeune génération actuelle, de certaines options stratégiques traditionnelles de la société franco-ontarienne face à la relève.

En effet, il faut se demander si les luttes acharnées des Franco-Ontariens pour se donner un système scolaire francophone complet comme outil majeur de sauvegarde et de promotion de leur spécificité n'auraient pas abouti trop tard et dans un contexte où cette stratégie serait déjà dépassée. La communauté francophone peut-elle encore compter à ce point sur l'école comme véhicule de socialisation de sa jeunesse au moment où le mode de vie urbain inhérent à la culture populaire anglo-américaine (musique, vidéos, films, émissions de télévision) et survalorisé par les médias exerce sur l'imaginaire des jeunes d'aujourd'hui un pouvoir de séduction irrésistible, indépendamment de leur sexe et de leur origine socioculturelle?

Le phénomène du décrochage scolaire et de l'analphabétisme soulève ce genre de questions. Afin de les comprendre telles qu'elles se posent dans un contexte postmoderne[3], nous

1. La plupart des pluriels et des noms collectifs de ce texte désignent des personnes des deux sexes. Nous nous résolvons à employer la forme masculine « pour ne pas alourdir la lecture », ce qui ne signifie pas que nous soyons très à l'aise avec cet héritage d'une culture peu préoccupée jusqu'à récemment de l'égalité entre hommes et femmes.

2. Pacom (1991).

3. Voir Pacom (1989).

Depuis une dizaine d'années, de plus en plus de penseurs intègrent (positivement ou négativement) le concept de postmodernité dans leurs cadres analytiques. Ils en donnent des définitions très variées, allant de la référence à un genre littéraire ou à un courant esthétique jusqu'à l'identification d'une ère sociohistorique particulière. Nous adhérons aux perspectives qui voient dans la postmodernité une condition sociale transitoire inédite, caractérisée par

devons garder à l'esprit des changements tels que l'impact grandissant de la technologie sur nos sociétés ainsi que le rôle central des mass-media électroniques dans la vie des jeunes.

L'un des grands problèmes auxquels fait face le système d'éducation actuel découle en effet de la place grandissante qu'occupe la télévision dans la vie quotidienne des jeunes d'aujourd'hui[4]. Ils sont socialisés par cette gardienne à antennes, à qui notre société a laissé la tâche de combler par défaut le vide provoqué par la débandade de la famille nucléaire et la désagrégation de la communauté paroissiale[5].

En plus de former une génération subjuguée par la force des images de plus en plus séduisantes de son écran électronique, la télévision rivalise avec l'école pour la transmission des connaissances et des valeurs. L'école commet la grave erreur de vouloir combattre l'impact presque magique que la télévision et ses sous-produits électroniques exercent sur la psyché collective des jeunes Nord-Américains[6]. De jeunes Franco-Ontariens que nous avons rencontrés nous ont fait part du désenchantement typique de leur génération face à une pédagogie qui refuse consciemment de capitaliser sur les nouvelles aptitudes qu'ils ont développées au contact des univers électroniques qui les environnent quotidiennement.

UNE RECHERCHE SUR L'ANALPHABÉTISME DES JEUNES FRANCO-ONTARIENS

C'est en 1990, lors de l'année internationale de l'alphabétisation, que nous avons effectué une recherche sur les origines socioculturelles de l'analphabétisme des jeunes francophones de l'Ontario. Quatre centres urbains à forte concentration francophone nous ont servi de terrain privilégié d'observation et de réflexion : Ottawa, Toronto, North Bay et Sudbury[7]. Nous avons volontairement choisi de concentrer notre recherche sur des villes parce qu'à nos yeux, la ville reste le milieu où se jouera l'avenir des jeunes âgés de 16 à 29 ans[8], dans l'ensemble du pays et non seulement en Ontario, et ceci indépendamment de leur lieu de naissance[9].

Nous avons donc postulé que dans la conjoncture économico-politique des années 1990, l'analphabétisme des jeunes les mène à une certaine marginalité et que le contexte socioculturel des villes s'impose presque logiquement comme milieu de vie naturel à la majorité de

---

la déconstruction systématique des fondements symboliques, politiques, philosophiques et esthétiques sur lesquels s'est institué l'imaginaire social moderne. Ce concept nous sert à identifier des signes avant-coureurs de l'émergence d'une sociabilité nouvelle qui découle de cette critique et qui s'édifie aux antipodes de la société moderne.

Émanant en partie des pratiques discursives des nouveaux mouvements sociaux qui ont vu le jour dans les trente dernières années ainsi que d'une critique radicale du rôle des médias et de la technologie dans la réalité des sociétés de cette deuxième partie du XX^{e} siècle, la condition postmoderne est caractérisée par le réaménagement systématique de l'espace symbolique des sociétés industrielles avancées. La déconstruction du discours, du pouvoir et du système de représentations sexiste par les féministes, de l'hétorosexisme par les groupes gais, du racisme par les nouvelles critiques du colonialisme articulées par le mouvement antiraciste, de la domination de la nature par le mouvement écologiste et des canons esthétiques modernes par les artistes postmodernes ont ébranlé l'hégémonie de la raison occidentale moderne ethnocentriste, scientiste, rationaliste, sexiste et hétérocentriste.

Une des conséquences les plus significatives de cette situation, c'est la fragmentation du modèle culturel hégémonique et son remplacement par l'esquisse d'une réalité culturellement hybride, polymorphe et décentrée au plan de ses référents dans le temps et l'espace. La socialité postmoderne est marquée par des emprunts socioculturels dans les imaginaires sociaux prémodernes et basée sur l'exacerbation d'une pluralité de lieux du pouvoir et du savoir et sur la multiplication des sujets historiques.

4. Miller (1988).

5. Demers (1990) et Miller (1988).

6. Delorimier (1991).

7. Nous nous étions donné comme critères de sélection des villes de 50 000 habitants ou plus, dans lesquelles la population francophone était assez significative pour se manifester par des organisations sociales, politiques et culturelles.

8. Les réflexions sur la jeunesse ont connu ces dernières années un glissement des pôles de référence de 14-24 ans à 16-29 ans, avec tout ce que cela peut refléter comme changement dans le contexte socioéconomique.

9. La question des jeunes analphabètes vivant dans les milieux ruraux de l'Ontario français relève d'une autre problématique. Il serait important donc de faire une étude particulière sur les origines du phénomène chez ces jeunes ainsi que sur les stratégies de survie développées par ceux et celles qui restent dans leur milieu d'origine.

ceux qui décrochent du système ici comme ailleurs, par choix ou par obligation. Les jeunes qui se trouvent en rupture de ban avec le système établi trouvent dans le mode de vie urbain une infrastructure légale et illégale qui leur permet de se débrouiller temporairement. Les réseaux de jeunes qui existent dans les rues des villes et la solidarité — et en un certain sens la sécurité — qui s'y développe constituent un pôle d'attraction des jeunes marginaux vers les villes.

Cette étude qualitative, subventionnée par le Secrétariat national à l'alphabétisation, était articulée autour de l'hypothèse voulant que l'analphabétisme des jeunes soit un phénomène social sérieux qui découle de tensions socio-culturelles particulières au contexte économique, culturel et politique de cette dernière partie du XX^{e} siècle. Étant donné le caractère exploratoire et inédit de ce premier projet, nous avons opté pour une méthodologie de recherche souple et un cadre conceptuel flexible, nous permettant de préciser et raffiner nos orientations et nos paramètres de recherche au fur et à mesure que l'étude avançait. Ce choix nous a permis d'intégrer en cours de route de nouvelles pistes d'investigation et de recueillir un nombre considérable de données qualitatives sur notre objet de recherche, débordant souvent les limites fixées au départ.

À travers les différentes étapes, nous avons effectué 105 entrevues semi-dirigées auprès de jeunes, aussi bien analphabètes fonctionnels que décrocheurs/raccrocheurs, et d'adultes experts en alphabétisation communautaire ou responsables de centres d'alphabétisation et de centres d'accueil pour jeunes en difficulté. Ces entrevues, chacune d'une durée variant entre deux heures et deux heures et demie, ont beaucoup éclairé pour nous la dynamique socio-culturelle sous-jacente à l'analphabétisme des jeunes Ontariens francophones vivant dans des milieux urbains.

Les paramètres généraux qui ont constitué le cadre de référence de notre démarche furent les suivants :

a) l'analphabétisme des jeunes est un phénomène social d'importance capitale;
b) l'analphabétisme des jeunes d'aujourd'hui les confronte à des problèmes très graves qui les marginalisent et les excluent de la dynamique sociale, économique et politique;
c) l'analphabétisme met en danger l'exercice effectif des droits et des libertés politiques de base de la jeunesse;
d) la maîtrise des codes de communication de base d'une société est un outil sociopolitique essentiel;
e) l'analphabétisme et le décrochage scolaire des jeunes Franco-Ontariens compromet la survie de la communauté francophone en Ontario.

Les étapes franchies nous ont fourni la matière pour esquisser un tableau systémique du contexte général dans lequel sont appelés à vivre les jeunes francophones de l'Ontario résidant en milieu urbain. En conclusion, la recherche nous a fait voir l'analphabétisme de ces jeunes comme un phénomène social complexe qui résulte de la synergie des facteurs sociaux suivants :

1) la crise de la famille nucléaire et ses implications sur la réalité socio-culturelle des jeunes. Il existe dans ce milieu une corrélation éloquente entre une crise vécue sur le plan familial et une interruption du cours normal des études[10];
2) l'inadaptation du système scolaire aux grands changements d'ordre technologique, culturel, économique et politique survenus durant les trois dernières décennies;
3) l'impact incontournable des médias électroniques, notamment de la télévision, sur l'imaginaire et la réalité de la jeunesse contemporaine;

10. La nature de nos données ne nous autorise pas à dire que tous les jeunes vivant une crise familiale quelconque traduisent cette crise dans leur parcours scolaire; mais parmi les jeunes que nous avons interviewés ou dont des informateurs nous ont parlé, tous ceux qui ont interrompu leur parcours scolaire « normal » ont connu des crises sérieuses du couple parental ou de la relation parents-enfant.

4) l'influence de changements démographiques majeurs, tels la dénatalité et le vieillissement général de la population, sur le contexte de vie des jeunes;
5) l'accélération grandissante des découvertes scientifiques et des applications technologiques;
6) l'urbanisation croissante des sociétés industrielles et son impact sur la vie quotidienne des jeunes Franco-Ontariens;
7) les transformations profondes de l'économie et du marché du travail.

CONTEXTE SOCIOPOLITIQUE

Une suite d'étapes évolutives[11] ont amené la communauté franco-ontarienne au seuil d'un tournant de son histoire : long repli sur soi qui fut d'abord essentiel à la préservation de l'originalité culturelle du groupe, remplacement progressif de la culture orale par l'écrit et les mass-media, accroissement radical du volume des échanges économiques requis par la vie contemporaine, interactions de plus en plus constantes avec la majorité. Présentement, la tentation de couper le contact avec l'environnement anglophone n'est plus imaginable. Des stratégies affirmatives ont permis des gains très réels en même temps que les effectifs linguistiques ont diminué sous l'effet de l'assimilation[12]; ces profits et pertes sont de nature trop différente pour être mesurés et comparés dans le cadre d'un bilan qui orienterait un pronostic.

Les francophones ontariens ont vu certains des leurs accéder à la réussite financière, pendant que se constituait parmi eux une classe moyenne instruite moderne (technologique et administrative, et non plus limitée aux professions libérales traditionnelles) et que les écarts interethniques de niveaux de revenus se réduisaient en conséquence; paradoxalement, le lobby politique franco-ontarien continue lentement de consolider son influence alors que diminue l'importance numérique de la population qu'il représente! Il est plausible que le contexte canadien ait favorisé ces dernières années les stratégies organisationnelles des Franco-Ontariens : l'élan politique et économique du Québec au moment de la Révolution tranquille a dû contribuer à ce pouvoir de pression, mais il reste aussi que le *French power* à Ottawa peut se féliciter de quelques victoires comme la Loi sur les langues officielles[13].

Auparavant, il faut sûrement attribuer à l'autarcie économique et culturelle et à l'isolement sociopolitique qui découlait de ces choix stratégiques la remarquable résistance à l'assimilation qu'a montrée la population francophone canadienne, y compris dans un environnement aussi anglo-saxon que l'Ontario. À dire vrai, « le Canada français de la fin du XVIII[e] siècle a sans doute été moins coupé du monde extérieur que certains ont pu le croire[14] ». Il reste que cette coupure est sans cesse réapparue comme mot d'ordre dans la bouche de celles des élites qui misaient le plus sur l'identité distincte et la cohésion interne de la communauté, et le slogan fut largement suivi.

DU DÉCROCHAGE SCOLAIRE À L'IMMERSION URBAINE

La problématique du bilinguisme et, par extension, celle plus épineuse de l'assimilation surgit dès que l'on observe l'attrait que les villes exercent sur les jeunes Franco-Ontariens comme sur tous leurs contemporains d'origines diverses.

---

11. Nous nous inspirons en particulier ici du chapitre II, « Communauté ou minorité franco-ontarienne? », dans Wagner et Grenier (1991).

12. De recensement en recensement, cette dernière tendance continue à se confirmer. D'ailleurs, même au Québec, on convient que la puissance d'attraction de l'anglais demeure plus forte que celle du français dans les mariages mixtes et aux yeux des allophones.

13. À titre d'exemple, à l'automne de 1992, entrait en service à Toronto une nouvelle station FM francophone de la Société Radio-Canada. Il est peu probable que les calculs habituels de rentabilité soient utiles pour comprendre cette décision!

14. Jean-Paul Bernard, *Les Idéologies québécoises au XIX[e] siècle*, Montréal, Boréal, 1973, pp. 21-22.

C'est là qu'ils trouvent les *drop-in*[15], les cliniques juridiques et de santé, des espaces de logement (subventionnés par l'État ou juste « squattés »), des sources de revenus licites (travaux domestiques dans des centres d'accueil pour personnes âgées, service dans les commerces de restauration rapide) ou illicites (prostitution, trafic de drogue).

Nos données de recherche comme l'ensemble des informations disponibles ont fait ressortir le caractère de plus en plus multiethnique des environnements urbains où sont amenés à vivre les jeunes d'aujourd'hui en Ontario comme ailleurs dans les sociétés nord-américaines[16]. Ce creuset accélère aussi la remise en question des valeurs traditionnelles qui régissent les rapports entre les sexes, entre les âges, entre les races, entre les langues officielles et l'ethnicité réelle, entre les humains et la nature, et accentue donc l'effet de ces transformations sur le vécu des jeunes.

Les jeunes francophones de l'Ontario sont aux prises avec des contradictions découlant de la confrontation déchirante entre des pressions qui émergent de leur statut de minoritaires et les réalités déterminées par les mutations sociopolitiques des années 1990. La prise de conscience de la nécessité de sauvegarder la langue française ainsi que les autres traits et valeurs de la culture ancestrale se heurte quotidiennement au désir d'adhérer totalement aux valeurs postmodernes urbaines fortement marquées par les messages culturels qui leur proviennent des médias électroniques colportant à travers le monde les images hégémoniques de la culture populaire américaine. Si on veut comprendre la situation de ces jeunes dans toute sa complexité et toutes ses nuances, il faut nécessairement l'inscrire dans cette dialectique des tensions entre la préservation des valeurs traditionnelles et la réalité culturellement hybride qui caractérise le contexte de cette dernière partie du vingtième siècle.

À Ottawa et à Toronto, les travailleurs de rue que nous avons interrogés estiment que les jeunes francophones insuffisamment scolarisés fournissent leur large part au contingent des *street kids* . Aux attraits urbains mentionnés plus haut s'ajoutent comme éléments de motivation l'évasion du contrôle familial et communautaire ainsi que la fascination exercée par les sous-cultures marginales, avec leur débrouillardise et leur hédonisme. L'adaptation ne va pas de soi, mais passe d'abord par la perte d'un ensemble à la fois contraignant et rassurant de normes et de conventions qui constituaient depuis des générations un cadre de vie. L'arrivée en ville consacre la rupture passagère ou durable d'une appartenance, sans être compensée par une intégration harmonieuse au nouveau contexte.

Le caractère nouveau et imprévisible de leur transition rapide aux conditions de vie urbaines acule les Franco-Ontariens à une période d'improvisation. Le style de vie rural autarcique des générations précédentes s'était aussi élaboré de façon empirique avant de faire l'objet de justifications théoriques; ce n'est qu'après coup que l'on peut constater qu'il a bel et bien favorisé le maintien de la spécificité culturelle du groupe[17]. Cependant, il disposait d'un laps de temps assez long pour faire ses preuves. Les choses risquent de se passer plus vite aujourd'hui, tant du côté sombre de l'assimilation, de la marginalisation et de la pauvreté que pour les scénarios positifs de mobilité sociale ascendante et de reconnaissance des droits linguistiques, sans que les acteurs aient toujours les moyens de calculer les conséquences individuelles et collectives de leurs tactiques de survie quotidiennes.

La situation des jeunes analphabètes demande un examen urgent, qui dépasse le cas par cas clinique, pour tenter de comprendre une tendance[18]. On doit d'abord constater que les cadres d'analyse disponibles ne suffisent pas en raison des différences énormes, aussi bien qualitatives que quantitatives, entre la situation des jeunes analphabètes d'aujourd'hui et celle

---

15. Sortes de centres communautaires mis à la disposition des jeunes fugueurs ou itinérants et où ils peuvent trouver services et écoute sans se faire encadrer ni sermonner.

16. À titre d'illustration rapide, le *Profil des divisions et subdivisions de recensement de l'Ontario — Partie A* de 1991 donne comme proportions d'allophones (langues maternelles) 33 % dans la municipalité de Toronto, 15 % dans celle d'Ottawa (presque autant que de francophones) et 11 % dans celle de Sudbury.

17. Wagner et Grenier (1991), pp. 80-98.

18. Roy (1991a).

de leurs prédécesseurs[19]. Aussi bien les causes que les implications sociales du phénomène varient en fonction du contexte sociohistorique[20].

D'après les données de notre recherche, les retombées de ce handicap culturel sur le vécu socio-économique de la jeunesse concernée sont beaucoup plus graves aujourd'hui qu'elles ne l'ont été préalablement. Bien que dans les années 1990, beaucoup moins de jeunes soient complètement analphabètes, le problème est paradoxalement plus grave.

Les jeunes que nous avons rencontrés sont victimes d'analphabétisme partiel. Ils correspondent plutôt à la catégorie que les experts qualifient d'analphabètes fonctionnels[21] : bien qu'ils soient en possession de plusieurs notions de lecture, d'écriture et de mathématiques, ils ne sont pas suffisamment armés des outils linguistiques et mathématiques nécessaires pour fonctionner avec un statut respecté et être bien intégrés dans la société ambiante.[22].

Leur handicap se mesure en fonction des barèmes fixés par la réalité économique, politique, technologique et culturelle des sociétés industrielles avancées dont la société canadienne en général et ontarienne en particulier font partie. L'analphabétisme est un phénomène qui se construit en fonction d'un contexte social; son ampleur et sa gravité sont relatifs aux exigences d'une infrastructure socio-économique bien située dans l'histoire. Dans le cas des jeunes d'aujourd'hui, principalement des Franco-Ontariens, nous devons convenir que nous faisons face à un problème social d'une gravité sans précédent. Totalement aberrante et dramatique, l'existence au cœur des métropoles du monde occidental moderne de jeunes personnes incapables d'assumer l'autonomie minimale nécessaire pour être citoyens à part entière défie la légitimité de nos systèmes sociaux; surreprésentés dans cette microsociété parallèle, les jeunes Franco-Ontariens écopent d'un manque d'autonomie et d'une dépendance aggravés par leurs difficultés dans l'une et l'autre langue, situation qui les rend vulnérables à la perte d'identité et à l'assimilation sans que, pour autant, leur intégration à la majorité ait de fortes chances de succès.

Contrairement à ce qu'on peut croire à première vue, on n'a pas tout dit sur le problème de plus en plus grave de l'analphabétisme des jeunes francophones de l'Ontario quand on a relevé les lacunes de l'école. Bien sûr, le système scolaire francophone encore en rodage et la philosophie qui le sous-tend sont directement englobés par cette problématique[23]. Mais au-delà de l'école, de ses difficultés et de ses défis, les malaises fondamentaux apparaissent au plus profond du tissu social[24].

Comment peut-on expliquer le fait qu'autant de ces jeunes prennent consciemment ou inconsciemment la décision lourde de conséquences d'interrompre momentanément ou définitivement le cours de leur études? S'agit-il seulement d'une décision? Comment comprendre rationnellement le fait qu'un nombre croissant d'entre eux finissent les douze années de scolarité que cautionne le système établi sans avoir acquis les bases minimales de connaissance requises pour se forger une place dans la société actuelle?

Notre recherche nous a menés à la triste conclusion que le décrochage constitue souvent la seule réponse rationnelle possible face aux tensions insoutenables d'un système scolaire

---

19. Nous n'avons réussi à trouver trace d'aucune recherche avant la nôtre qui aurait couvert la même problématique.

20. Damon (1990).

21. Wagner (1988), Boucher (1989) et Unesco (1989).

22. Les jeunes sur qui a porté notre recherche vivaient ce manque dans l'une et l'autre langue; comme ils étaient passés par le système scolaire francophone, c'est d'abord en français que les difficultés d'apprentissage linguistique se sont manifestées. Ceux qui ont acquis une connaissance fonctionnelle de l'anglais et désirent mieux maîtriser leur langue maternelle sont en demande non d'« alphabétisation » mais de « refrancisation », comme l'expliquent Wagner et Grenier (1991), pp. 452-453; cet autre type de démarche survient habituellement plus tard dans la vie, comme geste d'affirmation identitaire. L'accès des jeunes Franco-Ontariens à l'enseignement secondaire en français est récent; l'enseignement préalable en anglais n'avait pas abouti à une meilleure connaissance pratique de cette langue, provoquant un analphabétisme «de résistance» bien analysé par Wagner et Grenier.

23. Le rapport du vérificateur général de l'Ontario déposé au début de décembre 1993 a souligné le sous-équipement des écoles francophones, des lacunes sérieuses dans les outils pédagogiques ainsi que la qualification insuffisante et le taux élevé de roulement du personnel enseignant.

24. Karp (1988).

dépassé par les nouveaux rôles que lui imposent une société et une minorité culturelle en crise. Plusieurs, parmi les éducateurs et les enseignants que nous avons interviewés, nous ont fait remarquer que les milieux familiaux d'où proviennent une grande partie de leurs élèves sont en crise (ruptures des liens conjugaux, familiaux et communautaires, avec les problèmes d'ordre psychologique, économique et social qui les précèdent ou en découlent). Les enseignants sont obligés d'aller au-delà de leur rôle pédagogique traditionnel afin de faire face à la détresse de leurs élèves. Plus souvent qu'autrement, ils ne se sentent pas vraiment qualifiés ni habilités à remplir ces multiples rôles, paralysés plutôt devant l'ampleur de la tâche. Ce problème se pose vraisemblablement dans l'ensemble du système scolaire contemporain, mais nos informateurs ont insisté sur la vulnérabilité spécifique des jeunes Franco-Ontariens confrontés à la crise familiale et à la dislocation des communautés qui ont frappé tardivement mais de façon d'autant plus accélérée cette minorité culturelle.

D'après ce que nous avons pu retenir des témoignages des adultes questionnés, les problèmes sociaux avec lesquels doivent composer les enseignants dans les écoles d'aujourd'hui (racisme, troubles émotifs et de comportement, violence, drogue) interfèrent sérieusement avec les tâches traditionnelles de l'école, soit la transmission de la connaissance et le développement de la pensée.

Bien que notre étude ait été de nature qualitative, les chiffres avancés par les chercheurs qui se sont attachés à mettre en évidence l'ampleur numérique du phénomène sont presque invraisemblables. De quelle anomalie systémique relèvent les taux faramineux de 30 et 40 %[25] de décrocheurs en Ontario et au Québec? Et que dire du fait que ce problème, à première vue plus répandu dans les classes sociales les plus défavorisées, s'étend de plus en plus à l'ensemble des couches sociales? Au-delà des questions statistiques et méthodologiques, l'aspect le plus alarmant concerne les conséquences de ce manque de préparation adéquate sur les perspectives de vie de ces 30 à 40 % de jeunes qui glissent entre les mailles du système. La situation à laquelle font face les jeunes analphabètes franco-ontariens d'aujourd'hui est beaucoup plus difficile que celle de leurs homologues de jadis.

Dans une société où les cloisons interethniques ne tiennent plus, société entièrement dépendante de l'expertise technologique et d'une *épistémè* scientifique, aucune place reconnue n'est laissée à celui ou celle qui ne possède pas les moyens de décoder les messages sociaux courants. Pour quelqu'un qui ne connaît pas les codes de la lecture, de l'écriture et les bases du langage mathématique d'aujourd'hui, l'appartenance et la pleine participation active à la réalité sont impossibles. Sans ces connaissances de base, le passage à l'assimilation de langages techniques plus complexes et plus spécialisés est impensable[26].

Dans la communauté francophone traditionnelle, au contraire, le fait d'être analphabète, pourtant plus commun qu'aujourd'hui, était un handicap social relativement mineur. Les rapports verbaux et informels entre des gens qui se connaissaient tous couvraient un grand nombre des situations de l'existence. Aujourd'hui, cette lacune devient une entrave au plein épanouissement de la vie individuelle, dans un contexte où la lecture et l'écriture accompagnent même les faits les plus quotidiens tels que l'utilisation de plus en plus répandue des guichets automatiques, la lecture d'un menu et l'utilisation des transports en commun. L'analphabétisme correspond au degré zéro de la sociabilité moderne. Dans le contexte postmoderne, où de plus en plus de gestes quotidiens sont médiatisés par les technologies électroniques, ceci correspond à un décret de perte de citoyenneté dans le sens le plus tragique du terme. La flexibilité et la capacité d'adaptation exigées par cette société en constante

25. Taux dépendant des définitions données ainsi que des sous-groupes sociaux ou ethniques considérés. Si on définit le décrochage comme l'abandon du cours secondaire avant la fin de la scolarité obligatoire, les diverses sources convergent pour en établir le taux autour de 30 % chez les anglophones et de 40 % chez les francophones tant du Québec que de l'Ontario; mais le Québec, avec un taux de participation exceptionnel aux programmes d'enseignement pour adultes, récupère un nombre non négligeable de décrocheurs, ce qui n'est pas le cas chez les Franco-Ontariens.

26. Snyder (1990).

mutation (technologique, culturelle, politique et économique) ne peuvent tolérer la lourdeur «anachronique» de ceux et celles qui ne peuvent pas s'adapter aux exigences des changements constants de ces langages sophistiqués et hyperspécialisés qui constituent sa particularité sociohistorique. Elle les rejette donc brutalement.

Cela représente un virage radical récent par rapport à la société rurale où la transmission du savoir, des savoir-faire et des valeurs d'une génération à une autre ne dépendait ni de l'écriture ni de la lecture. La société franco-ontarienne traditionnelle comptait sur la transmission orale des expertises professionnelles et des connaissances nécessaires à la survie du groupe. Dans des communautés étanches et homogènes, la reproduction sociale se faisait d'une génération à l'autre avec peu de médiations écrites. Les effets conjugués de l'urbanisation croissante, de l'éclatement des institutions de socialisation traditionnelle (famille élargie, église paroissiale), de la bureaucratisation de la société et de l'économie se sont articulés à ceux de l'hyperspécialisation des langages scientifiques, de l'hypertechnologisation des rapports sociaux de plus en plus médiatisés et de la fragmentation de la culture pour créer un contexte diamétralement opposé à celui de la société franco-ontarienne traditionnelle.

Dans le contexte postmoderne des années 1990, ne pas savoir lire, écrire et maîtriser les bases mathématiques que la société présume acquises entraîne donc un diagnostic beaucoup plus sérieux que celui qui s'attachait aux « queues de classe » du village d'antan. L'analphabétisme mène à coup sûr à la désaffection sociale. Celui des jeunes les confine à une marginalité *individuelle*[27] dont la pauvreté n'est qu'une des conséquences désastreuses. Ceux, de plus en plus nombreux, qui pour diverses raisons se retrouvent dans cette condition n'ont pas beaucoup de recours, sinon celui de vivre dans les interstices de la société de consommation, en remplissant pour survivre les rôles qui se retrouvent au plus bas de l'échelle sociale, alors que l'ancien support de la solidarité du groupe face à une pauvreté commune s'estompe de plus en plus dans les souvenirs d'un passé folklorique.

UNE CLIENTÈLE LAISSÉE DE CÔTÉ PAR LES PROGRAMMES D'ALPHABÉTISATION EXISTANTS

Avant d'aller sur le terrain, nous étions persuadés de trouver un nombre représentatif de jeunes dans les centres d'alphabétisation francophones des villes que nous avions ciblées. Nous nous sommes vite rendu compte que les centres d'alphabétisation populaire franco-ontariens n'avaient pas encore intégré dans leurs plans stratégiques la problématique de l'analphabétisme des jeunes. Ce manque, qui a été partiellement comblé grâce à la création en 1991 d'un centre pour jeunes analphabètes à Toronto (le Centre Graffiti), relevait à la fois du caractère encore récent du mouvement d'alphabétisation populaire, du manque de ressources disponibles et de la nature fort différente de ce problème chez les jeunes.

Seuls ces derniers, confrontés pour leur entrée dans l'économie à l'exigence minimale de douze ans de scolarité, acceptent de se faire exploiter dans des chaînes de restauration rapide[28]. Dans un passé proche, la terre, les mines ou la forêt accueillaient les Franco-Ontariens décrocheurs de la neuvième année ; il ne reste à leurs neveux et nièces dans la même situation que la rue et ce qu'elle offre en matière d'emploi.

La seule issue effectivement mise à la disposition de ces jeunes reste le raccrochage au système scolaire. Malheureusement, la réintégration dans le système implique une série de prises de conscience qui, comme la recherche nous l'a démontré clairement, ne peut se faire

27. Au contraire, l'analphabétisme des Franco-Ontariens plus âgés avait une dimension communautaire qui faisait appel à l'entraide et à la solidarité du groupe.

28. Étant donné que les restaurants MacDonald et Burger King sont devenus des points de chute et des lieux d'ancrage importants pour les jeunes décrocheurs/marginaux urbains, on y retrouve, surtout aux États-Unis et dans certaines villes canadiennes, des éducateurs et des alphabétiseurs qui y dispensent des cours de lecture et d'écriture quelques heures par semaine, à des moments précis de la journée où il y a le moins de clientèle.

que plusieurs années après le décrochage[29]. Aussi le retour aux études implique-t-il un passage presque initiatique par un ensemble d'étapes rationnelles, émotives et bureaucratiques qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Encore moins le sont-elles pour ceux et celles qui ont vécu en dehors des secteurs légaux de la société. Il est difficile de revenir sur les bancs de l'école après plusieurs années dans l'hyperréalité crue du monde de la drogue, de la prostitution et de la délinquance.

Les moyens que nous avons dû prendre pour dépister les jeunes analphabètes dont les institutions de la communauté francophone ignorent la trace nous en apprennent long sur les lieux actuels qui arrivent à en rattraper quelques-uns.

Premièrement, nous avons rejoint des écoles alternatives et des programmes gouvernementaux de réintégration au marché du travail. Nous y avons rencontré des jeunes qui ont confirmé notre hypothèse que, le cas échéant, le retour aux études se produisait après maintes délibérations et avec un délai assez long. La plupart décrochent entre la neuvième et la douzième année, soit entre treize et dix-sept ans. Ils ont la vingtaine avancée lorsqu'on les retrouve dans les écoles alternatives.

Deuxièmement, nous avons repéré et interrogé un certain nombre de jeunes décrocheurs/analphabètes dans des centres d'accueil pour jeunes en difficulté. Ces derniers n'entrevoient pas le retour aux études comme une solution ni comme une priorité à court et à moyen terme. Au contraire, ces jeunes des deux sexes[30] se méfient de tout ce qui leur rappelle de près ou de loin l'institution scolaire[31]. L'école, comme plusieurs autres agents de socialisation (y compris les centres d'alphabétisation et les écoles alternatives), était identifiée par ces jeunes marginaux comme un lieu où selon eux régnaient le laisser-faire et les abus de pouvoir de certains enseignants incompétents. On est loin du sentiment de leurs prédécesseurs, frustrés de n'avoir pas accès à l'instruction dans leur langue et qui ont lutté avec tant d'ardeur pour faire bénéficier leurs enfants de ce privilège.

Nous aimerions souligner qu'alors que depuis quelques années la réflexion sur le décrochage scolaire semble s'intensifier chez les francophones tant de l'Ontario que du Québec, la question du raccrochage reste encore peu explorée. Pourtant, il nous semble qu'une connaissance plus précise des mécanismes et conditions qui poussent certains de ces jeunes à reprendre le cours interrompu de leurs études, devrait mobiliser l'intérêt non seulement des individus et des groupes qui s'occupent du décrochage scolaire, mais aussi des responsables soucieux de l'avenir de la communauté francophone en Ontario.

Dans notre étude, nous avons discuté avec de jeunes analphabètes qui essaient de combler les lacunes de leur éducation préalable. Nous avons constaté un ensemble de difficultés qui relevaient aussi bien du traumatisme de leur échec préalable que du manque de confiance en eux-mêmes et en l'institution scolaire qui en est résulté. La plupart des jeunes ne raccrochent pas, et non seulement ceux qui retournent aux études le font-ils plusieurs années après avoir décroché, mais ils semblent vivre longtemps avec le traumatisme de ce premier échec et avec une confiance en eux très ébranlée. Ceci est d'autant plus lourd que la communauté elle-même n'a guère considéré par le passé la réussite socio-économique individuelle comme un objet prioritaire de motivation, non plus qu'elle n'a une longue expérience des études prolongées dans un système francophone.

La conclusion s'est imposée à nous que pour les jeunes Franco-Ontariens, il est aujourd'hui beaucoup plus facile de décrocher que de raccrocher.

---

29. Roy et Bourgeois (1985).

30. Nous avons bien observé quelques différences entre les garçons et les filles dans notre échantillon sur ce point comme sur plusieurs autres. Mais les limites d'une recherche qualitative rendraient hasardeuse toute extrapolation statistique sur ces différences.

31. Fine (1986), Le Compte (1987) et MacIver (1990).

UN VIDE THÉORIQUE DEVANT UNE JEUNESSE DÉROUTANTE... ET DÉROUTÉE

Une autre piste qui a surgi de notre cheminement de recherche est celle du manque presque total de perspectives sociologiques cohérentes sur les jeunes des années 1990[32]. Dans leur ensemble, ils contrarient et surprennent. Ils ne ressemblent pas du tout à la génération qui les a précédés et à laquelle on s'entête à vouloir les comparer. Au fil des lectures qui ont accompagné notre recherche, nous avons constaté que sur le plan des discours dominants, continuent à prévaloir des points de vue et des représentations de la jeunesse développés lors des années 1960 et 1970, soit une génération unifiée dans ses goûts, ses valeurs, ses idéologies, ses refus et sa vision du monde.

L'inflation de recherches et de publications qui a sévi sur ces derniers ainsi que l'identification de cette génération de jeunes comme sujets historiques porteurs d'émancipation ont été paradoxalement suivies par un essoufflement de l'intérêt pour les jeunes des années 1980 et 1990. Ceux-ci, que l'on appelle aux États-Unis la génération des *baby-busters*, n'avaient plus le pouvoir de séduction politique, économique et démographique de celle, forte de son nombre, issue du *baby boom* de l'après-guerre[33].

La puissance non seulement numérique mais symbolique de ces derniers continue à avoir un impact très fort sur les sociétés occidentales contemporaines en général et sur la réalité particulière des jeunes d'aujourd'hui, aux prises avec des conditions de plus en plus difficiles, aussi bien sur le plan familial qu'économique et politique.

Les jeunes d'aujourd'hui restent dans l'ensemble une catégorie sociale floue, fragmentée, difficilement cernable, une minorité silencieuse à laquelle la société attribue toutes sortes d'épithètes et d'intentions dans l'ensemble assez négatifs, telles l'étiquette de « génération bof! ».

Ces identifications négatives ne manquent pas de données pour les alimenter. Les statistiques alarmantes sur le nombre croissant de suicides chez les jeunes[34] s'agencent avec la constatation lancinante des taux de plus en plus élevés de violence dans les écoles secondaires. Le port d'armes dans les écoles, la plus grande diffusion du phénomène des *gangs* et l'utilisation de plus en plus précoce de la drogue et de l'alcool[35] sont toutes des facettes du désarroi de plusieurs jeunes aux prises avec l'insoutenable difficulté de leur réalité quotidienne[36].

Notre recherche sur les jeunes analphabètes franco-ontariens nous a convaincus qu'à la suite d'un ensemble de changements importants survenus dans les trente dernières années, on n'est plus en mesure d'approcher les jeunes en général avec les mêmes outils d'analyse et les mêmes catégories intellectuelles. Le décalage est trop important entre le contexte dans lequel sont contraints de vivre les jeunes d'aujourd'hui et celui qui a entouré la génération des *baby-boomers*. Pour adapter nos outils analytiques à la réalité des sociétés occidentales actuelles, l'arsenal théorique et conceptuel nécessaire fait défaut.

Or la connaissance de la relève, des jeunes et de leur contribution à la survie du groupe est indispensable à toute réflexion portant sur l'avenir de la société francophone, aussi bien hors Québec qu'au Québec même. Ces communautés doivent donc impérativement se pencher de façon critique sur les rapports (et parfois les non-rapports) entre leur jeunesse et la population adulte. Nous n'avons qu'entrevu dans notre recherche, mais assez pour saisir la nécessité d'aller beaucoup plus loin, le problème aigu que posent la représentation que la

---

32. Quelques recherches importantes ont fort heureusement vu le jour depuis la fin de notre projet. Nous pensons plus particulièrement ici aux rapports de recherche de Jacques Grandmaison et de son équipe, publiés en 1992 et 1993 chez Fides : *Le Drame spirituel des adolescents* (1992), *Vers un nouveau conflit des générations*(1992) et *Enquête sur les baby-boomers, une génération de boucs émissaires* (1993).

33. Gaines (1991).

34. Santé et Bien-Être Social Canada (1989).

35. Utilisation confirmée et même banalisée chez plusieurs de ceux que nous avons interviewés.

36. Pareles (1991).

culture contemporaine se fait de la jeunesse et, en contrepartie, l'image que les jeunes se font de leur société et de son avenir.

L'analyse qualitative approfondie des raisons socioculturelles sous-jacentes à ce grave problème qu'est l'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens a eu le grand mérite de nous obliger à réfléchir sur l'ensemble de la problématique de la jeunesse aux prises avec les changements sociaux, démographiques, politiques et culturels de cette dernière décennie du XX[e] siècle. Cet analphabétisme s'est avéré révélateur des problèmes conjoncturels que partage toute une génération aussi bien que des difficultés inhérentes à la condition minoritaire des jeunes Franco-Ontariens, la rencontre des deux redéfinissant de façon parfois pathétique le double défi de l'identité culturelle et de la capacité d'intégration dans l'environnement urbain actuel.

En passant de la débâcle fréquente de la famille nucléaire aux effets pervers de l'urbanisation et du métissage culturel et aux retombées matérielles et symboliques de l'accélération de la science et de la technologie, l'analphabétisme de la population étudiée s'avère le sous-produit d'un système d'éducation débordé par les événements et qui n'arrive plus à retenir cette clientèle[37].

Sans la possibilité de créer des liens sociaux durables et sécurisants, ni avec le monde des adultes ni avec les gens de leur âge, une importante proportion des jeunes de cette dernière tranche du XX[e] siècle entretiennent avec la réalité un rapport problématique qui s'inscrit sous les signes de la méfiance, du doute et de la peur[38].

On comprend que, souvent, leur réaction face à cette situation soit teintée de violence. Violence destructrice et autodestructrice, dans les familles, dans les écoles, dans les banlieues, dans les espaces publics. Les médias ne se privent pas d'étaler, dans des mises en scène macabres et horrifiantes, suicides, enlèvements, meurtres, viols perpétrés par des gens de plus en plus jeunes, sur des gens de plus en plus jeunes[39].

À L'HEURE DU DÉSENGAGEMENT DE L'ÉTAT[40]

Aussitôt que l'on a fait l'effort de se sensibiliser aux nouveaux aspects des difficultés d'actualisation sociale et professionnelle des jeunes en général et de ceux de la minorité franco-ontarienne en particulier, l'imagination est confrontée à un nouveau blocage : les « programmes » d'intervention qui viennent à l'esprit supposent un soutien organisationnel et budgétaire de la part de l'État. D'ailleurs, dans un passé récent, la communauté franco-ontarienne avait fait quelques gains sur ce terrain, et il lui était loisible de penser que l'avènement d'une équipe sociale-démocrate aux rênes de l'État provincial faciliterait de nouvelles ouvertures.

Survint alors la crise des déficits gouvernementaux. Paralysés par un marasme des finances publiques tel que le remboursement de la dette engloutit au fur et à mesure tout accroissement des revenus fiscaux, les dirigeants gouvernementaux n'ont plus d'autre choix

37. Ce désarroi est commun à tout le système d'éducation des sociétés postmodernes, mais la plupart de ses causes sont encore accentuées dans la communauté que nous étudions.

38. Tanner (1990).

39. Ces images alimentent les sentiments ambivalents de notre société à l'égard de la jeunesse contemporaine. En effet, nos représentations collectives semblent déchirées entre la volonté de réhabiliter les images romantisées et nostalgiques de la jeunesse des années 1960 et une vision de plus en plus cynique des jeunes des années 1990. Le retour actuel des styles musicaux et vestimentaires des années 1960 et 1970 nous paraît symptomatique de l'incapacité de notre société à se représenter le caractère inédit de la jeunesse contemporaine avec sa fragmentation, ses hésitations, ses retours en arrière et sa fuite en avant. Il est donc plus facile de s'accrocher aux images enjolivées et rassurantes d'une époque révolue.

40. Nous résumons brièvement ici une lecture de la crise financières des politiques sociales, dont l'interprétation et l'évaluation divisent « la gauche et la droite », mais dont la lecture « comptable » fait l'unanimité chez les analystes financiers aussi bien que les militants. Ces derniers se distinguent surtout en proposant que les gouvernements osent engager des dépenses « de relance » qui se traduiraient éventuellement par de meilleures rentrées fiscales.

que de réduire leurs dépenses[41]. Comme plusieurs de celles déjà engagées sont à toutes fins utiles incompressibles au moins à court et à moyen terme, on devine où se situent dans la pile de dossiers en attente les projets nécessitant des analyses innovatrices et multidimensionnelles. La sous-traitance contrainte à l'autofinancement ne présente pas à première vue de perspectives très prometteuses sur des terrains où il s'agit de repenser, de reconstruire, de revitaliser des rapports sociaux.

Par ailleurs, le traitement par l'État de l'anomie, de la désintégration des liens sociaux n'a pu faire mieux jusqu'à présent que de déléguer des « cas » individuels à des armées d'éducateurs, de psychologues, de travailleurs sociaux, d'animateurs, pour rassurer les parents, les enseignants et la société en général[42]. Le coût de cette approche est élevé, les résultats modestes, et ce recours systématique aux « experts » contribue à déresponsabiliser encore davantage les partenaires sociaux, à maintenir l'anonymat et la distance entre le centre et les diverses périphéries de l'organisation sociale.

Les difficultés d'intégration des jeunes Franco-Ontariens perdants de la compétition scolaire, la perte de leurs modèles d'identification traditionnels couplée à leur peu de moyens d'occuper autre chose qu'une place marginale dans la mégalopole postmoderne multiethnique, ne peuvent se réduire à des troubles pathologiques d'ajustement individuel... dont la prise en charge par les seuls spécialistes serait de nature à ruiner les finances de l'État le plus riche au monde ! Ces problèmes sont à la fois collectifs, structurels et intimement reliés à l'ensemble de l'évolution plus ou moins chaotique des sociétés industrialisées, de l'Ontario et de sa population francophone.

Tant le caractère inédit des problèmes de la jeunesse franco-ontarienne que le recul de l'intervention de l'État devraient inviter la communauté à repenser à fond ses stratégies. On voit mal qu'il soit encore longtemps possible d'isoler la question ethnique et linguistique et de compter d'abord et avant tout sur les décisions prises et les budgets alloués dans les officines de Queen's Park pour assurer l'avenir des francophones en Ontario. À demeurer sur l'erre d'aller, on risquerait de se retrouver devant un lobby francophone devenu un acteur politique significatif dans la vie politique ontarienne pendant qu'un tiers ou plus de la relève se partagerait entre l'assimilation et la sous-prolétarisation.

Le premier ministre néo-démocrate en place en Ontario au moment où nous écrivons ces lignes définit comme une chirurgie curative les vigoureux coups de bistouri appliqués aux finances gouvernementales[43]. On n'aurait guère de base certaine pour lui donner tort ou raison dans l'absolu, tant l'issue dépend de la qualité des initiatives et des débats qu'entreprendront les acteurs sociaux désormais rationnés du côté des fonds gouvernementaux. Les possibilités, le soutien, l'encadrement qui seront ou non offerts aux jeunes Franco-Ontariens pour se réaliser individuellement et collectivement sont indissociables de toutes les autres opérations de promotion collective et de résolution de problèmes dans lesquelles s'engagera cette société aux prises avec une crise très aiguë de transition d'une société industrielle prospère supportée par une forte base agricole à une autre forme d'organisation sociétale dont les paramètres se dessineront au fil des expérimentations.

Nous ne voyons ni comment la communauté francophone pourrait détenir toutes les clés de l'avenir de ses jeunes, ni par quels chemins positifs pourrait passer cet avenir si la communauté s'en désintéressait. La communauté franco-ontarienne représente désormais, là où elle est suffisamment représentée, un acteur obligé de se commettre avec tous les autres partenaires dans des débats, projets et négociations dont dépend le développement commun, lié tout autant à la relance/reconversion économique qu'à l'invention de nouveaux rapports

41. Selon un sondage Gallup effectué au mois de mai 1993, 60 % des Canadiens et des Ontariens se déclaraient « en faveur des compressions budgétaires des gouvernements provinciaux pour réduire le déficit » (« Les Canadiens appuient les compressions », *La Presse*, 17 mai 1993).

42. Campeau (1989), pp. 118-119

43. Tout au long de l'année 1993, il a multiplié les entrevues et les apparitions publiques, y compris à divers congrès syndicaux, pour défendre avec vigueur ces choix politiques.

sociaux entre les composantes d'un univers bariolé où n'existe plus aucune majorité, où tout pouvoir se heurte de tous côtés aux frontières que lui imposent des pouvoirs concurrents. Une sensibilité plus grande au drame d'une jeunesse qui risque de s'étioler par manque de perspectives d'avenir et d'outils crédibles pour s'y préparer devrait, croyons-nous, constituer un aiguillon pour que s'élabore plus vite chez les adultes ontariens francophones et chez leurs partenaires l'acceptation d'un imaginaire social postmoderne avec lequel ils doivent transiger dans la recherche et la mise en chantier de nouvelles hypothèses sociales, économiques et culturelles.

CONCLUSION

Nous parlons d'une génération dont l'imaginaire enfantin a été peuplé par Batman ou les tortues Ninja plutôt que par les *Contes de Ma Mère l'Oye*, par la guerre du Golfe plutôt que par le récit hagiographique des exploits de Dollard des Ormeaux, dont les jeux d'enfant utilisent la télécommande et l'informatique, qui connaît tous les rythmes du rock ou du rap mais pas nécessairement celui de l'alphabet et du chapelet.

L'univers qui peuple leur fantaisie a déjà rompu avec la transmission d'un patrimoine culturel qui avait jusqu'alors, chez les francophones ontariens, soudé la continuité des générations et protégé l'appartenance et l'identité[44]. Ils partagent plus de modèles et d'images avec d'autres jeunes du monde qu'avec leurs grands-parents. Les stratégies visant chez eux la préservation et l'épanouissement de la langue ne peuvent plus la valoriser comme étant essentiellement le véhicule d'une tradition. Au même moment, la préoccupation de retour aux sources demeure une des motivations invoquées par une partie de la clientèle adulte des centres d'alphabétisation populaire. On comprend que les mêmes formules arrivent rarement à rejoindre les deux clientèles[45].

Leur analphabétisme et autres formes de décrochage ressortent de notre recherche comme inscrites dans l'ébranlement des fondements de nos sociétés occidentales tant traditionnelles que modernes, symptômes parmi d'autres de la phase de transition que nous avons qualifiée de postmoderne. Aux yeux des tenants de cette thèse, l'imaginaire social institué jusqu'ici dans l'aire sociale-historique où s'est créée la modernité est en pleine déconstruction[46]. La mondialisation réelle ou simulée par les médias électroniques autant que la montée de l'individualisme produisent une fragmentation des cultures « nationales », dont plusieurs fondements ont déjà été ébranlés par les critiques radicales du mouvement des droits civils, de la décolonisation et de la pensée écologique. Ces cultures ne peuvent désormais « survivre » qu'en se transformant... au lieu de se laisser transformer.

Diane PACOM
Département de sociologie
Université d'Ottawa
Ottawa (Ontario) K1N 6N5

André THIBAULT
716, de L'épée, app. 3
Outremont (Québec) H2V 3T9

---

44. Aucun des jeunes que nous avons interviewés ne s'est identifié comme francophone ou Franco-Ontarien... tous les adultes l'ont fait!

45. « L'alphabétisation, affirmait un de nos jeunes interviewés, c'est une affaire de vieux. »

46. Cette déconstruction généralisée de l'institution imaginaire moderne s'opère aussi bien sur le terrain politique qu'éthique et esthétique. Nos fondements sociaux traditionnels se défont rapidement sans toutefois être aptes à générer à une large échelle une sociabilité nouvelle. Nous nous retrouvons, en cette fin de siècle, dans un espace-temps indéterminé de la création sociale-historique où le passé, le présent et le futur s'entrechoquent dans une dynamique confuse et chaotique. L'insécurité produite par cette période de latence magmatique atteint gravement le cœur même de nos sociétés. Paradoxalement, cette vaste remise en question s'accompagne d'une effervescence de créativité culturelle. En effet, dans une succession rapide mais éphémère d'événements, des producteurs et créateurs émergent et disparaissent à tour de rôle à un rythme effréné, créant un état vertigineux et fébrile qui emporte tout rapidement au-delà des frontières symboliques, philosophiques et politiques fixées par la modernité pour nous propulser dans l'inconfort ambigu de la condition postmoderne. Nous sommes ainsi suspendus entre deux temps, deux imaginaires, deux siècles.

RÉSUMÉ

Cet article parle d'une génération de jeunes Franco-Ontariens que leur socialisation — où les mass-medias ont presque détrôné la transmission orale et autres véhicules traditionnels — a exposés indistinctement non seulement à deux langues, mais aussi à la confusion entre les valeurs culturelles de leur communauté et le relativisme postmoderne urbain.Ceci au moment même où les échanges, forcément asymétriques, entre la minorité francophone et la majorité anglophone se font de plus en plus abondants et constants en raison des exigences économiques et autres de la vie contemporaine. Le fort taux d'abandon prématuré des études chez ces jeunes traduit ces difficultés sociales en même temps qu'il les aggrave ; la recherche exploratoire qui a inspiré les réflexions des auteurs montre le besoin d'une connaissance plus précise des mécanismes et conditions qui permettent à certains d'entre d'eux de reprendre le cours interrompu de leurs études. Le cheminement de cette recherche a d'ailleurs conduit à constater la quasi-absence de grilles de lecture sociologiques cohérentes sur les jeunes des années 1990. On voit pourtant se développer au cœur des métropoles du monde occidental moderne une microsociété parallèle de jeunes personnes incapables d'assumer l'autonomie minimale nécessaire pour être citoyens à part entière ; les jeunes Franco-Ontariens y sont surreprésentés et le manque d'autonomie, qu'ils partagent avec d'autres jeunes, est aggravé par leurs difficultés dans l'une et l'autre langue, situation qui les rend vulnérables à la perte d'identité et à l'assimilation sans que, pour autant, leur intégration à la majorité ait de réelles chances de succès.

SUMMARY

This paper tells of a generation of young Franco-Ontarians whose socialization — in which the mass media have almost replaced oral transmission and other traditional vehicles — has exposed them indiscriminately not only to two languages but also to the confusion between the cultural values of their community and postmodern urban relativism. And all this at a time when exchanges, which are necessarily asymmetrical, between the Francophone minority and Anglophone majority are more and more abundant wand continuous because of economic and other requirements of contemporary life. The high school drop-out rate among these youth reflects these social difficulties at the same time as it has exacerbated them; the exploratory research on which the authors' reflections are based show the need for a more precise knowledge of the mechanisms and conditions which make it possible for some of these youth to return to their interrupted studies. The progression of this study led to the observation of the almost complete absence of coherent sociological analytical frameworks on youth in the 1990s. The development of a parallel micro-society of young people incapable of the minimal autonomy necessary to function as citizens in their own right has been observed, however, in the heart of metropolitan areas in the modern western world. Young Franco-Ontarians are over-represented in this group, and the lack of autonomy which they share with other youth is aggravated by their difficulties in one or the other language, a situation which makes them vulnerable to loss of identity and to assimilation. Their integration to the majority, however, has no real chance of success.

RESUMEN

Esta artículo habla de una generación de jóvenes Franco-Ontarianos cuya socialisación — en la cual los media han casi destronado la transmisión oral y otros vehículos tradicionales — los a expuesto indistintamente no solamente a dos idiomas sino que también a la confusión entre los valores culturales de su comunidad y el relativismo post moderno urbano. Esto en el mismo momento en el cual los intercambios, forzadamente asimétricos, entre la minoría francófona y la mayoría anglófona son cada vez más abundantes y constantes en razón de exigencias económicas y otras de la vida contemporánea. La fuerte tasa de abandono prematuro de los estudios en los jóvenes, traduce estas dificultades sociales al mismo tiempo que las agrava; la investigación exploratoria que ha inspirado las reflexiones de los autores muestra la necesidad de un conocimiento más preciso de los mecanismos y condiciones que permiten que algunos de entre ellos retomen el curso interrumpido de sus estudios. El camino recorrido por esta investigación a llevado por otra parte a constatar la casi ausencia de encuadres de lectura sociológica coherentes sobre los jóvenes de los años 90. Vemos sin embargo desarrollarse en el centro de las metrópolis del mundo occidental moderno, una microsociedad paralela de personas jóvenes incapaces de alcanzar la autonomía mínima necesaria para ser ciudadanos completos; los jóvenes Franco-Ontarianos están sobre-representados y la falta de autonomía, que ellos comparten con otros jóvenes, está agravada por sus dificultades en uno u otro idioma, situación que los hace vulnerables a la pérdida de identidad y a la asimilación sin que a cambio de ello, su integración a la mayoría tenga reales posibilidades de éxito.

BIBLIOGRAPHIE

BOUCHER, Andrée (1989), *En toutes lettres et en français : l'analphabétisme des francophones au Canada*, Montréal, Institut canadien d'éducation des adultes avec la collaboration de la Fédération des francophones hors-Québec.

BOURGEOIS, Denis, Sylvie ROY et Pierre STANTON (1984), *Sortir de l'école par la porte d'en arrière : être analphabète à 20 ans*, Longueuil, La Boîte à lettres.

CALAMAI, Peter (1987), *Broken Words : Why Five Million Canadians are Illiterate. The Southam Literacy Report* , Toronto, Southam Newspaper Group.

CAMPEAU, Renée-Johanne (1989), « Vivre sous pression... en constante contradiction », *Possibles* , vol. XIII, n° 4, pp. 115-120.

COMEAU, Yvan (1989), *Alpha communautaire chez les Franco-Ontariens,* cahier 3 : *La mise sur pied et l'organisation d'un projet d'alphabétisation communautaire*, Toronto, Ministère de la Formation professionnelle.

DAMON, William (1990), « Reconciling the Literacy of Generations », *Daedalus* , vol. CXIX, n° 2, pp. 35-54.
DEMERS, Dominique (1990), « La gardienne à antennes », *L'Actualité* , 15 décembre, pp. 90-94.
DUMONT, Fernand (éd.) (1986), *Une société des jeunes ?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
FINE, Michelle (1986), « Why Urban Adolescents Drop into and out of Public High School », *Teacher College Record*, vol. LXXXVII, n° 3, pp. 393-409.
FURET, François et Jacques OZOUF (1977), *Lire et écrire, l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* , vol. I et II, Paris, Éditions de Minuit.
GAINES, Donna (1991), *Teenage Wasteland : Suburbia Dead End Kids*, New York, Pantheon Books.
GALLAND, Olivier (1991), *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin.
GAUTHIER, Madeleine (1986), « Les associations de jeunes », *in* Fernand Dumont, *Une société des jeunes ?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
KARP, Ellen (1988), *Maintien des élèves à l'école et leur transition. Le Phénomène des décrocheurs dans les écoles secondaires de l'Ontario. Un rapport à l'étude sur le système d'éducation et les abandons scolaires en Ontario*, Toronto, Imprimeur de la reine pour l'Ontario, Ministère de l'Éducation.
KOZOL, Jonathan (1985), *Illiterate America*, New York, New American Library.
LAFLAMME, Simon et Donald DENNIE (1990), *L'Ambition démesurée. Enquête sur les aspirations et les représentations des étudiants et des étudiantes francophones du Nord-est de l'Ontario*, Sudbury, Institut franco-ontarien/Prise de parole, Collection universitaire, Série « Études ».
LAZURE, Jacques (1985), « Les jeunes et les organismes communautaires », *Actes du colloque Plus que possible*, Montréal, ROCJMM.
LAZURE, Jacques (1986), « Les modes de vie des jeunes », *in* Fernand Dumont, *Une société des jeunes ?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
LE COMPTE, Margaret D. (1987), « The Cultural Context of Dropping Out. Why Remedial Programs Fail to Solve the Problems », *Education and Urban Society*, vol. XIX, n° 3, pp. 232-249.
LIPOVETSKY, Gilles (1983), *L'Ère du vide. Sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.
LORIMIER, Jacques de (1991), *Ils jouent au Nintendo... mais apprennent-ils quelque chose ?*, Montréal, Les éditions Logiques.
MAC IVER, Douglas J. (1990), « Meeting the Needs of Young Adolescents : Advisory Groups, Interdisciplinary Teaching Teams and School Transition Programs », *Phi Kappa Delta* , February, pp. 458-464.
MARISSAL, Véronique (1990), « Les écoles de devoirs dans la prévention de l'échec scolaire », *in* Jean-Paul Hautecœur, *Alpha 90*, Québec, Ministère de l'Éducation.
MILLER, Crispin M. (1988), *Boxed in : the Culture of TV*, Evanston, Northwestern University Press.
PACOM, Diane (1989), « La querelle des modernes et des postmodernes », *Possibles* , vol. XIII, n[os] 1/2, pp. 55-73.
PACOM, Diane (1991), *Les origines socio-culturelles de l'analphabétisme des jeunes francophones de 16 à 29 ans dans les milieux urbains de la province de l'Ontario*, rapport de recherche, Ottawa, Secrétariat national à l'alphabétisation.
PARELES, Jon (1991), « Now is the Summer of Discontent », *The New York Times*, August 25.
RENÉ, Jean-François (1986), « Jeunesse : la résistance à l'épreuve du quotidien », *in* Marc-André Deniger, Jocelyne Gamache et Jean-François René (éd.), *Jeunesse : des illusions tranquilles* , Montréal, VLB.
RESNICK, Daniel P. (1990), « Historical Perspectives on Literacy and Schooling », *Daedalus*, vol. CXIX, n° 2, pp. 15-32.
ROY, Sylvie (1991a), *Population inscrite à des activités d'alphabétisation dans les commissions scolaires du Québec : portrait statistique 1989-1990*, Québec, Ministère de l'Éducation.
ROY, Sylvie (1991b), *L'Analphabétisme chez les jeunes : à l'avenir... prévenir !*, Longueuil, La Boîte à lettres de Longueuil.
ROY, Sylvie et Denis BOURGEOIS (1985), *Avoir de la misère à apprendre... ou s'alphabétiser après l'échec scolaire*, Longueuil, La Boîte à lettres de Longueuil.
SANTÉ ET BIEN-ÊTRE CANADA (1987 ; réimpression 1989), *Le Suicide au Canada*, Ottawa.
SNYDER, Benon (1990), « Literacy and Numeracy : Two Ways of Knowing », *Daedalus* , vol. CXIX, n° 2, pp. 233-256.
STATISTIQUES CANADA (1989), *Les Jeunes au Canada. Faits saillants*, Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services.
STATISTIQUES CANADA (1992), *Profil des divisions et subdivisions de recensement de l'Ontario. Partie A*, Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services.
TANNER, Julian (1990), « Reluctant Rebels : A Case Study of Edmonton High School Drop-Outs », *Canadian Review of Sociology and Anthropology* , vol. XXVII, n° 1, pp. 74-94.
UNESCO (1989), *Objectif : alphabétisation*, Paris.
WAGNER, Serge (1988), *Alpha-partage 1988, l'alphabétisation et nous les Franco-Ontariens. Qui fait quoi ?*, compte rendu du colloque tenu à Ottawa en mai 1988, Vanier, Association canadienne-française de l'Ontario.
WAGNER, Serge et Pierre GRENIER (1991), *Analphabétisme de minorité et alphabétisation d'affirmation nationale*, Toronto, Ministère de l'Éducation de l'Ontario.